

MIQUI OTERO

Simón

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton



ACTES SUD

“Lettres hispaniques”

Ouvrage traduit avec le soutien de l'Acción Cultural Española, AC/E.



Titre original :

Simón

Éditeur original :

Blackie Books, Barcelone

© Miqui Otero, 2020

Publié avec l'accord de Miqui Otero
représenté par MB Literaria Agencia S.L.
par l'intermédiaire de Books and More (BAM)

Illustration de couverture : © Domagoj Šokčević / Agent 002

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16136-1

MIQUI OTERO

Simón

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

*Et comment s'appelle le nouveau protagoniste ?
Martín, il s'appelle Martín.
Pour Martín.*

Pour Leti, il nous reste tout.

— *D'où a pu sortir un garçon pareil ? disait-il ; et il éprouvait en pensant à lui un sentiment confus d'amour et de peine, qui ressemblait beaucoup à l'étonnement et au désespoir de la poule qui a couvé des œufs de cane et voit ses petits plonger dans l'eau sans peur et nager vaillamment.*

PÍO BAROJA, *Zalacaín el aventurero.*

Il était né avec le don du rire et l'intuition que le monde était fou. Tel était son seul patrimoine.

RAFAEL SABATINI, *Scaramouche.*

À la fin, tu vas pleurer.

En attendant, ferme les yeux. Ou plutôt, comme dans le jeu : “Simón a dit ferme les yeux.” Alors tu les fermes.

À force de mentir, on finirait par y croire. Par exemple, comment tu dors, toi ? Tu dois éteindre ta lampe, fermer les yeux, faire semblant de dormir et te mentir à toi-même, faire comme si... jusqu'à ce que, paf, tu t'endormes. Et te voilà en plein sommeil. Peu de gens en ont conscience.

Tu veux voir les étoiles ? Simón a dit qu'il veut voir les étoiles ?

Frotte-toi les yeux, mais ne les ouvre pas. Garde-les fermés, Simón. Les gens ferment les yeux quand ils font un vœu, et toi tu veux voir les étoiles. Frotte-les encore un peu. Comme ça.

Voyons, réfléchis : si tu pouvais demander quelque chose, tu demanderais quoi ? Une sucette ? Tu en as déjà une. Autre chose. Allons, ce n'est pas si difficile. Deux sucettes ? Tu es comme cette Africaine, très pauvre, à qui on demandait ce qu'elle aimerait avoir. Elle répondit une vache. On insista : ce que tu veux vraiment. Je veux une vache. D'accord, mais si tu avais déjà une vache, que demanderais-tu ? Et elle répondit : deux vaches. Tu sais pourquoi ? Parce qu'elle était incapable d'imaginer autre chose. On ne lui avait pas appris. Elle n'avait pas les moyens d'exercer son droit de souhaiter. Oui, le droit de souhaiter, parce que, les souhaits, on ne les accorde pas, on les invente et on les conquiert. Maintenant, dis-moi : tu demandes quoi ? Que me demandes-tu, Simón ? Si tu ne sais pas l'imaginer, tu n'auras jamais rien. Tu ne seras jamais quelqu'un.

En attendant, prends ça. Ferme la main. C'est la bille blanche du billard. Moi, je suis la noire. Celle que tous cherchent et évitent. Ils en ont tous peur. Ils veulent l'atteindre. Tu seras la blanche : tu peux toucher n'importe quelle couleur, caramboler toutes les autres. Tu casses, et la partie commence.

Rappelle-moi de bien te préciser "Simón a dit ouvre les yeux". Si je te dis simplement "ouvre les yeux", c'est un piège. Tu dois les garder fermés. Appuie fort avec les doigts et tu verras les étoiles apparaître. On dirait de la magie, une magie sans truc. Seuls les idiots croient qu'il y en a un. Penses-y, quand c'est toi qui t'y colles. Appuie encore et encore. Tu veux voir les étoiles ? Frotte fort. Ça y est, tu vois des lumières ?

À la fin, tu vas pleurer, mais en attendant compte jusqu'à trois et rouvre-les.

Ouvre-les.

Bravo, tu ne les as pas ouverts. Rassure-toi, je vais laisser la lumière allumée. Voyons, comme avant une chanson : un, deux, trois !

"Simón a dit ouvre les yeux."

*

— Maintenant ?

LIVRE I
LA NUIT DES TERRASSES

I

ÉTÉ 1992

*Sur toutes les terrasses, chaque soir,
s'allumaient les lumières
du dernier étage de notre jeunesse.
Parmi les voix douces et lointaines,
parfois, on entend un cri de panique.
Mais une blessure est aussi un endroit où vivre.*

JOAN MARGARIT, *Nuestro tiempo.*

Quand on voit tous ces gens persuadés d'avoir raison au même moment dans tous les bars de la planète, c'est incroyable que le monde ne soit pas un endroit immunisé contre toutes les maladies, inaccessible au malheur, débarrassé de la misère, peuplé de merveilles ; qu'avec ces millions de personnes pataugeant à l'heure actuelle dans un débat décisif, brandissant des principes intangibles et des clés magiques, tout reste aussi précaire, aussi relatif.

Comme il serait très osé de vouloir comprendre le monde, ce grand problème, il vaudrait peut-être mieux se contenter d'observer l'endroit où sont formulées les solutions. Voir ce qui arrive dans un de ces bars. Simón Rico, du haut de ses huit ans, ne se rappelait pas quand il y était entré pour la première fois, et il n'imaginait pas non plus qu'il en sortirait un jour.

Le nom du bar, Rico Rico, n'était inspiré ni par la qualité de ses recettes, garantie par cette répétition, ni par le berceau de ses propriétaires, d'origine plutôt modeste, mais par le jeu de coïncidences qui traversait leur genèse, et donc leur famille : le père et l'oncle de Simón, les frères Rico, se ressemblaient beaucoup, même s'ils étaient totalement antonymiques, mais, humour suprême, ils avaient épousé Dolores et Socorro Merlín, des jumelles rencontrées lors d'une fête en Galice, pendant l'été 1972. Ils avaient réclamé à l'orchestre la chanson *Si yo fuera rico* – “Si j'étais riche” –, et au premier refrain ils leur avaient demandé du feu. Avant même l'accord final, les deux couples dansaient joue contre joue. Cette chanson les accompagnait encore quand ils avaient quitté leur Galice natale pour Barcelone où

ils espéraient faire fortune : pendant quelques années ils furent garçons de café, puis ils achetèrent le bar au rez-de-chaussée de cet immeuble en grès flanqué de balcons en fer forgé, avant de louer les deux étages au-dessus, où logeaient les deux familles. Ce bar, Rico Rico, ils le débaptisèrent, parce qu'un cuisinier célèbre ne cessait de répéter à la télé : *Rico, rico, le supercuistot*. Les Rico n'aimaient pas qu'on fasse des plaisanteries à leurs dépens.

Ils l'appelèrent Baraja, peut-être parce que *baraja* signifiait jeu de cartes, écho des parties interminables qui s'y disputaient, mais écho aussi de leur village, Castroforte de Baralla, un endroit qui, disait-on, disait-on, disait-on, s'élevait au-dessus de la brume quand ses habitants avaient tous le même souci en tête. Et parce que *baralla*, dans la langue d'adoption de Barcelone, le catalan, signifiait "bagarre". Et parce qu'en castillan c'était un impératif ; *Baraja* : "Bats les cartes !" Cartes que les chauffeurs de taxi disposaient dans les mains comme si elles préfiguraient une fortune possible ou la déconfiture.

Simón grandit au Baraja, un théâtre à l'échelle du monde, où trois pendules passaient leur temps à se disputer sur l'heure. Chacune en donnait une différente, comme si elles indiquaient celle de plusieurs capitales du monde, en Asie, en Amérique, en Europe. Ce qui avait commencé par un mauvais réglage dû à la négligence (personne ne changeait les piles) était devenu un signe distinctif du lieu : quand on poussait sa porte, le temps était suspendu, comme au cinéma ou au spectacle.

Simón ne se rappelait pas être jamais entré dans ce bar (il était pour ainsi dire né à l'intérieur) ; quant à ses parents et grands-parents, ils ne se rappelaient pas être allés plus loin que le pas de la porte pour prendre l'air et fumer une cigarette. Ils passaient leur vie à préparer les tortillas, à attendrir les poulpes, à remplir de vin les verres à facettes, à cuisiner du veau et à inventer l'*esqueixada*, qu'ils vendirent pendant des années sous le nom d'*escalivada*¹, une erreur qu'aucun des habitués, surtout des chauffeurs de taxi, ne chercha jamais à corriger.

1. *Esqueixada* : recette catalane ; salade de morue crue, assortie de tomates, poivrons grillés et marinés, olives et oignons. *Escalivada* : recette catalane ;

Simón avait peut-être déjà compris, malgré ses huit ans, que rien n'est ce qu'il paraît, mais il mettrait encore longtemps, et de nombreuses pages, avant d'admettre que les choses sont comme elles sont.

*

Avant Simón était né un autre Rico, son cousin, de dix ans son aîné, qu'on avait prénommé Ricardo, plus par goût de la plaisanterie que par licence allitérante. Ricardo Rico. Rico, parce que tout petit il s'était approprié le nom de famille et avait été une star dans le quartier dès ses premiers pas. Une sorte de mascotte du bar, mais aussi son ambassadeur controversé à l'extérieur, surtout depuis qu'il avait atteint l'âge de la majorité.

Rico, c'est bien compréhensible, était tellement cousin avec Simón qu'en réalité il était comme son frère. Au dire de l'aîné, il était son hypercousin : "Pas cousin germain, ni germain cousin, mais hypercousin, plus que les deux à la fois, un record", disait-il à ses amis. Toujours aux petits soins. Il lui lisait des histoires. Et lui chantait des airs. Les berceuses que Simón entendait : *Beat on the Brat*, *Do Anything You Wanna Do*, *Orgasm Addict*, *He's a Rebel*, *O leãozinho*... Beaucoup de pédagogie dans les refrains : "Aux pelotes le connard", "Fais ce qui te passe par la tête", "Accro à l'orgasme", "Rebelle", "P'tit lion". Et quand il était en larmes ? *Boys Don't Cry*. Alors, l'aîné des cousins mettait le disque et faisait un playback en se pavanant devant l'hypercousin en herbe, lequel crut, pendant des années, que Rico était le meilleur chanteur de la planète, et le plus polyvalent.

En outre, il jouait avec lui à "Simón a dit", pour montrer à ce petit qu'il était important et toujours aux commandes. Parfois, Rico faisait jouer tout le bar. "Simón a dit touchez-vous l'oreille droite." "Simón a dit marchez à cloche-pied." "Simón a dit mettez-vous les doigts dans le nez." "Fermez les yeux, ouvrez-les, battez des paupières." "Simón a dit qu'il veut tout vivre aujourd'hui." Les poivrots l'écoutaient et perdaient l'équilibre à

légumes dorés au four, marinés dans l'huile d'olive et servis frais. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

force de suivre ses ordres : ils se touchaient le nez et ne savaient plus où ils en étaient. Des partenaires faciles qui se trompaient toujours : “Simón a dit ne touchez plus à la bière.” Et le jeu prenait fin dans un concert de protestations.

Ou bien Rico se faufilait dans l’appartement de Simón et se mettait au pied de son lit, il avait des relents de bière, puait le vieux mégot, la brillantine et le bonbon à l’eucalyptus. Alors, il disait :

— Il était une fois un enfant qui avait le super-pouvoir de sentir exactement ce que ressentent les autres et d’en tirer le meilleur. À côté du faucon il volait, à côté du lion il rugissait, à côté du zèbre tout était noir et blanc...

— Et à côté d’un caca ?

— Alors là, Simón, il puait comme une merde. Mais pas longtemps. Parce qu’une mouche rappliquait, qui se posait sur un beau cheval, qu’enfourchait un type en armure...

— Mouais.

— Mais devant le feu, il brûlait, s’évaporait et réapparaissait à une autre époque. Il pleurait à côté de celui qui pleurait, tellement, tellement, tellement que tous deux se rendaient compte que c’était ridicule... Alors, ils se mettaient à pleurer de rire. Il riait aussi à côté de celui qui riait. Un jour, cet enfant...

— Comment il s’appelle, cet enfant ?

— Allons, Simón, qu’est-ce que ça peut te faire ? Un enfant, je te dis !

— Mouais, mais moi je veux savoir comment il s’appelle. Comme ça, je l’aimerai mieux.

— D’accord, puisque tu le dis : cet enfant plein de pouvoirs s’appelait Simón.

— Comme moi !

— Une coïncidence, sûrement ! Je ne sais pas. Je ne sais pas tout, Simón...

Mais Simón, qui se tortillait sous les couvertures dans son pyjama, le savait bien, lui, et il creusait ses deux fossettes, qui ravissaient tellement son hypercousin : son sourire entre guillemets (et avec un astérisque : une petite tache de naissance sur la commissure droite). Un sourire enfantin, tout sauf ironique.

Quand il ouvrait les yeux, au premier étage, devant la perspective d'un nouveau dimanche qui s'éveillait mollement, Simón, au lieu de sentir le café qui gargouillait sur les fourneaux ou la fraîcheur des feuilles des platanes qui, émaillées par la pluie de la nuit, frappaient à la fenêtre, se mettait à humer le mystère.

Les yeux bouffis, surpris par la lumière, il devait sans tarder s'attaquer à la quête d'un nouveau roman, celui que son hypercousin cachait quelque part dans la maison, chaque dimanche. Car au retour de ses sorties du samedi soir, élégance intacte et valeureuse sous le sceau de son mystère, Rico lui en achetait un sur le marché dominical du quartier, le plus grand marché du livre d'occasion en Europe. Puis il prenait un café pour noyer sa gueule de bois et soulignait des phrases-chocs et des passages qui seraient des pistes pour son cousin. Simón devait trouver le livre avant même de s'asseoir devant son cacao plein de grumeaux et ses madeleines de La Bella Easo. Souvent, il démarrait ses recherches à partir d'une devinette que Rico avait glissée sous son oreiller, ou d'un itinéraire marqué par des flèches dessinées avec du ruban isolant. La piste pouvait aussi être cachée dans une information du journal de son père, qui traînait dans la cuisine de l'appartement. Parfois même, Rico révélait la piste à un chauffeur de taxi matinal et ivre, aussi Simón devait-il descendre au bar familial et demander aux clients, carnet en main, dans sa robe de chambre en laine, succédané de gabardine, s'ils savaient où était caché son nouveau livre. Ce jeu, que Rico avait appelé "Livres Libres", promettait de n'avoir jamais de fin, pour vivre au rythme des frasques des professionnels de la vie : moussaillons, musiciens et surtout spadassins.

— Les Livres Libres, Simón, sont comme l'escrime : ils mettent la vie en danger et l'exaltent en même temps, disait Rico.

— Mouais.

Simón recourait souvent à ce monosyllabe, qui lui épargnait l'aveu d'ignorance d'un non et l'engageait moins qu'un oui.

— Et je ne veux pas seulement que tu vives les livres. Je veux que tu vives en eux.

Souvent, Simón ne savait pas s'il devait répondre "oui" ou "non", ou s'abstenir des "oui", des "non" et des "mouais", incapable de choisir un monosyllabe triomphal, mais une chose était claire : chaque dimanche matin, il suivait ce jeu de piste jusqu'au bout, jusqu'au livre. Ensuite, il prenait le petit-déjeuner en bas – le cacao réchauffé au percolateur était bien meilleur – et remontait, se pelotonnait dans la courtepoinette au crochet et ouvrait enfin le livre. Parfois, il ne quittait pas son lit avant que Rico n'émerge de son sommeil comateux, avec des yeux de panda et la tignasse en tourbillon déprimé qui bouclait un point d'interrogation sur le front. Alors, il le remerciait et Rico répondait :

— Quel livre ? De quoi tu parles. Je ne t'ai pas apporté de livre, j'avais déjà assez de mal à trouver la porte.

Simón déployait son sourire entre guillemets, parce qu'il savait que son cousin mentait, en tout cas il s'en doutait. Il se doutait que c'était son cousin qui soulignait les phrases, dans ces livres où les héros baignaient dans des promesses de gloire : *Le Mouron Rouge*, *Les Trois Mousquetaires*, *Mémoires de Barry Lyndon*, *La Chartreuse de Parme*. Dans *Scaramouche* : "Il était né avec le don du rire et l'intuition que le monde était fou. Et c'était son seul patrimoine."

Et il n'arrivait pas à comprendre pourquoi ses camarades de classe préféraient Super Mario, un plombier, à tous ces héros. Même s'il n'en comprenait pas la moitié, il dévorait ces aventures à toute vitesse (en réalité plutôt lentement, car il devait parfois suivre du doigt les phrases pour ne pas perdre le fil) et s'arrêtait solennellement sur les passages soulignés. Alors, le doigt s'attardait avec insistance. Et franchement, ce qui l'intriguait le plus, ce qui l'encourageait à tourner les pages, l'une après l'autre, et encore une autre, jusqu'à la dernière, ce n'était pas vraiment, ou pas seulement, l'envie de connaître la vie des personnages, mais celle de découvrir ce qui avait retenu l'attention de son cousin. En d'autres termes, il s'intéressait moins aux désirs du spadassin qu'aux impulsions de son tuteur. Ou, pour être encore plus clair, il ne voulait pas être Scaramouche, mais Rico.

Le livre préféré de Simón était *Scaramouche*, surtout parce que ce personnage lui rappelait Rico : avec un don particulier pour l'intrigue, par moments Scaramouche pouvait devenir agressif, mais il savait toujours atteindre le cœur des masses, par ses discours ou par ses actes, par sa parole ou son épée. Or, à l'instar de Scaramouche, Rico savait qu'en plus d'être acteur, nous devons être notre propre auteur. Et que nous pouvons être ce que nous voulons, comme ce héros qui en l'espace de quatre ans fut avocat, homme politique, spadassin et bouffon. Surtout bouffon. Parce que Rico savait que l'humour, le rire qu'il offrait également à Simón, un rire qui semblait le mettre à nu, était la seule forme d'intelligence dépourvue de prétention.

Voilà pourquoi, après avoir monté quelques mois plus tôt un groupe de musique appelé Les Scaramouches, il l'avait quitté, au grand désespoir de la bassiste, du guitariste et du batteur. C'était tout Rico : il organisait le jeu pour que d'autres s'amuse, et il s'en allait. Il était, comme l'avait dit un jour Ringo, un habitué du bar, un artiste.

— Tu es un artiste, Rico. Mais tu sais quoi ? Tu es un artiste sans art.

— Il n'existe que trois hommes, Ringo : l'homme qui travaille, l'homme qui pense et l'homme qui ne fout rien.

— Et toi, tu fous rien, branleur, criait Elías, le père de Rico, derrière le comptoir.

— Chacun d'eux a une vie, poursuivait Rico, imperméable aux moqueries : la vie occupée, la vie de l'artiste et la vie élégante. La mienne, c'est la dernière.

— C'est bien ce que je disais : un artiste sans art.

Rico s'amusait beaucoup des formules de Ringo, mais il trouvait que sa remarque était une bénédiction. Il écrivait et jouait de la guitare, et bien sûr on connaissait son nom en ville dans le milieu du billard. Ensuite, dans l'intimité de sa chambre, il révélait à son hypercousin que les seuls à prétendre qu'on a gâché leur talent sont ceux qui n'en ont jamais eu. Qui ne savent même pas ce que signifie ce mot. Et que le talent, si on l'a vraiment, il n'y a qu'une seule façon digne de l'utiliser : en le dilapidant.

En définitive, Rico était tout ce que les autres abîment en essayant d'être.

Tous les dimanches, il offrait des livres à son hypercousin, et même des tours de magie : seuls les idiots demandent le truc, car les malins le connaissent. Il ouvrait les portes de l'ascenseur en claquant des doigts, changeait la couleur des feux de circulation en comptant jusqu'à trois, et disait : "Ferme les yeux..., maintenant regarde." Ce n'est que lorsque Rico disparut, après cette fête de la Sant Joan de 1992, que Simón les ouvrit.

Ce soir-là, Rico le lui avait promis, ils sortiraient ensemble, car ce soir-là les enfants aussi pouvaient offrir leurs prouesses à la lune et il en serait le héros, déguisé en spadassin, grâce à son hypercousin. Plusieurs heures auparavant, ce dernier avait emmené Simón dans sa chambre pour le déguiser en s'inspirant d'un poster représentant un spadassin de l'époque de Louis XIII, qui portait un pourpoint écarlate, un pantalon de velours, des bas gris en étamine et d'élégantes chaussures fermées par une boucle.

— Tu vas voir, Simón : l'avantage de n'être personne, c'est qu'on peut être n'importe qui. Non, pas n'importe qui, mais celui qu'on veut être.

— Qui ?

— Quelqu'un. Être quelqu'un.

Son hypercousin s'appliquait à copier la tenue des mousquetaires : il venait de nouer au cou de Simón une serviette rouge de Marlboro qui rappelait une cape en velours doublée d'hermine, lui avait mis ses bottes de pluie assorties, incrustées de capsules de bière, attaché sur son côté gauche une carotte qui serait une dague, et une baleine de parapluie qui serait sa rapière. Simón, qui en temps normal portait des vêtements en promotion offerts par les fournisseurs du bar – tee-shirts de cigarettes Fortuna, jogging Johnnie Walker, rapiécages Lucky Strike aux genoux –, un véritable enfant-sandwich, était presque ivre de fierté, perché sur un bidon géant de détergent.

En revanche, Rico restait fidèle à son uniforme : toujours en noir de la tête aux pieds, sauf les vestes imprimées, la gabardine

blanc cassé ou les bouts de tissus, motifs ou dentelles, qu'il se cousait partout sur le corps. N'en déplaît aux clients du Baraja, il adorait la couture. Il pouvait aussi bien coller une pièce que retoucher une broderie : les épingles et les badges fleurissaient sur ses tee-shirts, il était un collage vivant de toutes les étapes possibles de l'adolescence.

Simón, le cœur au galop, trouvait que l'état des rues ressemblait à celui de son âme. On y respirait l'euphorie parce que c'était la fête de la Sant Joan, et parce que la ville semblait ensorcelée par ce printemps on voyait partout des indices de cette magie : le Barça avait remporté pour la première fois la Coupe d'Europe (d'après Rico, le plus digne c'est qu'ils avaient joué en tenue de livreurs de butane – des maillots orangés –, en hommage à leur quartier), et Barcelone s'appêtait à accueillir les Jeux olympiques. Même si ce dernier point n'était pas du goût de Rico, cela ne suffisait pas à empêcher le petit d'être gagné par l'ébriété collective : Simón était ivre avant même d'avoir ingéré sa première goutte d'alcool. En ce soir de fête, Rico et le spadassin en herbe quittèrent le bar sous un tunnel d'avertissements, poursuivis par l'inquiétude de la mère et de la tante :

— Rico, mon cœur, s'il arrive quelque chose au petit, ma parole, je te tue.

— Mais maman, tu es ma mère.

— Raison de plus. Comme c'est moi qui t'ai donné la vie, je suis la mieux placée pour la reprendre.

— Tata, surveillance ta sœur, elle est folle.

Dans les rues, la ville illuminée explosait, saturée de couleurs et de fusées, les gens buvaient, trinquaient, sautaient par-dessus les brasiers où brûlaient les mauvais souvenirs et les pires présages, les pétards laissaient derrière eux serpentins et confettis, et Simón était présent, impossible de nier qu'il vivait un rêve, puisqu'il portait une cape, parfaitement, et que son hypercousin en sifflant avait fait apparaître une moto, grosse comme un cheval, et qu'il avait crié "yaouuuuh !" en mettant pleins gaz pour s'inventer les chemins qui menaient à la montagne, au début de la nuit. De la dernière nuit. La Nuit des Terrasses.

La moto de Rico, cette Vespa qui avait provoqué une levée de sourcils et de suspicions (où ce garçon a-t-il trouvé l'argent ?), volait à travers la ville, et les pétarades de son tuyau d'échappement s'ajoutaient aux percussions, timbales, bongos et batteries d'explosions de cette fête de la Sant Joan. Caramboles innombrables qui s'entrecroisaient vertigineusement sur mille tables de billard.

Mais qui peut voir ça ? Les oiseaux, les étoiles, les ramoneurs, et toi. Voilà ce que Rico disait à Simón, avant de fredonner, à un feu rouge : "*Chim chim cher-ee.*" Et le petit cousin embrayait avec : "La chance m'accompagne." Dans la foulée ils descendaient de moto, la laissaient sous un réverbère et, *chim chim cher-ee*, Rico répétait : "La chance m'accompagne si je lui tends la main."

— Mesdames messieurs, The Rico Cousins' Brothers, proclamait Rico sur le ton d'un maître de cérémonie.

Simón s'avavançait sur une terrasse en fête – un dernier étage baignant dans une euphorie argentée –, il écartait des lianes de petites ampoules multicolores avec son épée-baleine, plaquait son chapeau contre son petit bedon et saluait avec une profonde révérence.

— Fais gaffe, Rico, ils te cherchent, disaient quelques-uns.

— Ils sont à tes trousses, prévenaient quelques autres.

— Qui ? demandait Simón.

— La chance m'accompagne, répondait Rico.

Chaque terrasse, une île ou un pays. Où tout le monde souriait pareil, même si on y voyait des danses et des histoires différentes. Du haut de ces toits, on apercevait des mers étincelantes : toutes ces vies à leurs pieds, si petites qu'ils les auraient pincées entre le pouce et l'index s'ils avaient voulu les saisir, comme un bonbon choisi dans une boîte pleine. Les deux Rico s'accouadaient aux balustrades des nombreuses terrasses qu'ils visitaient et chaque fois Simón multipliait feintes et attaques contre un linge étendu pendant que son hypercousin partageait des confidences en aparté avec l'organisateur de chacune de ces fêtes. Ils échangeaient quelques mots et Rico donnait alors un de ces

petits étuis noirs fermés par un couvercle, des boîtiers de pellicules photos.

— Tu leur donnes quoi, Rico ?

— De l'amour. Mais non, voyons, je leur donne des pellicules pour prendre des photos. Tu sais pourquoi ? Parce que ce sont les meilleurs moments de leur vie. Les seuls souvenirs chouettes qu'ils auront, que je leur offre dans une petite boîte. Je les encourage à capturer les souvenirs. À prendre des photos.

— Et nous, on ne se prend pas en photo ?

— Non. Parce que nous créons des souvenirs à tout moment. Nous avons la *maquineta**¹ des souvenirs, alors nous pouvons les dépenser sans compter.

— Mais j'aimerais bien une photo.

À cet instant précis, quelqu'un les photographia. Une certaine Betty, Simón s'en souvenait vaguement, mais il ne lui avait jamais parlé. En réalité, elle ne s'appelait pas Betty, mais ce prénom lui allait comme un gant, parce que c'était celui de son personnage favori, dont elle copiait la façon de s'habiller et la coiffure : un top à pois noué au-dessus du nombril et une minijupe. Betty, les yeux de Betty Boop, cheveux frisottés à la brillantine et mèche noire sur le front. Elle parlait beaucoup, et pas qu'avec la bouche : ses épaules bronzées, sous le soleil de ce jour de fête, racontaient des choses qui n'étaient pas contredites par les promesses de ses yeux, derrière le vestibule des paupières, confirmées par ce que susurrail le ding ding de ses immenses pendants d'oreilles en forme d'anneaux. Elle remarqua l'air halluciné de Simón et lui fit une curieuse demande :

— Il faut que tu m'accordes une faveur, mousquetaire.

— Ah.

— Aurais-tu la bonté de me marcher sur la pointe des pieds ?

Simón, raide comme une statue, se demandait si c'était un truc ou une blague ; il regarda les baskets en toile et leur pointe en plastique blanc, encore immaculée, et monta dessus plusieurs fois : les tennis vieillirent de deux mois en dix secondes.

— Trop aimable, cher monsieur, dit-elle avec un sourire radieux.

1. Les mots suivis d'un astérisque figurent dans le glossaire en fin d'ouvrage, p. 411.

— Nous avons très faim, mousquetaire. Pourquoi ne partiraistu pas à la chasse aux saucisses ? demanda son hypercousin.

Simón zigzagua quelque temps dans cette forêt de jambes nues qui se déplaçaient en rythme, embrocha deux saucisses du barbecue au bout de son arbalète et revint à son point de départ. Là, il vit deux ombres noires, éclairées par une lumière verte, se fondre derrière ce drap : l'ombre chinoise d'une bête à deux dos.

— Merci, *ninet**, lui dit Betty un peu plus tard, alors que les saucisses avaient refroidi à force d'attendre. — Et elle fit une étrange chose : elle détacha la bretelle de son bikini et la noua au poignet de Simón. — Afin que tu ne te perdes pas. Un jour, tu me la rendras.

— Qu'est-ce qu'on dit, Simón ? intervint Rico.

— Je sais pas.

— Mais si, tu sais.

— La chance m'accompagne.

— Rico, sois prudent, aujourd'hui.

— Merci.

Simón se sentait aussi fier devant cette nouvelle vie que s'il avait endossé un costume en velours rehaussé de dentelles un soir de première. Quand ils ressortirent, Rico pointa du doigt la montagne, et le sommet, tout là-haut.

— Simón a dit que les lumières s'allument dans le ciel.

De nouvelles lampes s'allumèrent derrière le musée, des rayons fulgurants qui embrochèrent les nuages et, tel un peigne lumineux, coiffèrent la montagne.

*

Ils avaient sauté de terrasse en terrasse, de fête en fête, contournant les fils du téléphone et les squelettes d'antennes sur les toits de la ronda Sant Pau, de la ronda Sant Antoni et de Poble Sec. Ils avaient distribué des dizaines de pellicules photos dans toute la ville, partout. On aurait dit que les gens les attendaient nerveusement en dansant. Ou même que, ô surprise, ils ne dansaient que pour eux, les nouveaux arrivants.

Dans les rues du Borne, pour on ne sait quelle raison, Rico insista pour tenir Simón par la main. Souvent, aux carrefours,

il pressait le pas et son humeur changeait. Une fois Simón vit même deux motos qui semblaient les suivre, faire des appels de phares, et qui faillirent les renverser. Rico ne courait pas, mais il serrait fort la main de son hypercousin. Quelqu'un interpella Rico et ils se crièrent des choses que Simón ne comprit pas : l'autre avait des chaînes au cou et une minuscule larme noire tatouée sous l'œil droit. Bourrades de part et d'autre, esquives, ripostes, comme en escrime. Rico garda son sang-froid, pourtant ses genoux disaient le contraire, même aux yeux de Simón. Un réverbère flemmard, qui n'avait pas l'intention de bouger, éclairait ces prémices de bagarre. Alors, Rico montra son hypercousin, tu ne vas pas le faire devant le gamin, et le type à la larme remit le duel à plus tard, avec un ricanement sinistre.

De nouveau Simón, qui ne voulait pas poser de questions, mais qui avait flairé le danger sans en avoir identifié l'odeur, se plaqua dans le dos de son hypercousin, et la Vespa remonta les routes vers de nouvelles terrasses et de nouvelles plages pleines de brasiers. Les pétards faiblissaient au fil des heures, comme si les ricanements de cette ville s'éteignaient. Comme si cette dernière voulait les prolonger par peur du silence gêné après chaque rire.

Ils se garèrent dans un coin perdu de la ville et sonnèrent à un appartement. L'appartement d'un tailleur, lui dit Rico. Un vieil homme ouvrit : une touffe de cheveux blancs et une petite moustache d'écume, comme s'il avait bu précipitamment une gorgée de bière, assortie à son costume blanc, peut-être en lin. Il les invita à entrer et la moquette turquoise étouffa les pas. Ils suivirent ses brogues bicolores dans un couloir très haut de plafond, tapissé de livres, et débouchèrent dans une immense salle à manger garnie d'étagères maçonnées, chargées de tissus de toutes les impressions possibles et imaginables. L'appartement avait cette odeur de vêtement au moment où l'armoire mue, aux changements de saison, pomponnée par un désodorisant au pin et au citron. L'éclairage, à la différence de la musique, était discret ; Simón s'amusa avec d'énormes ciseaux qui servaient à couper du tissu texan, et se passa autour du cou deux foulards imprimés de taches pourpres et grenat, pendant que le galant et son hypercousin discutaient affaires dans la pièce voisine et que la musique intarissable disait

maintenant : “Pourquoi ne devraient-ils pas savoir que je t’aime, mon cœur ?” Simón se blottit dans un fauteuil damassé, couleur barbe à papa, et attendit la suite des événements : “On ne vit qu’une fois ! Il faut apprendre à aimer et à vivre.”

— Portons un toast ! Tous ensemble, Rico ! lança le galant sur un drôle de ton.

Rico sortait de la pièce et avait une veste bizarre, imprimée de feux d’artifice multicolores.

Le Tailleur prit congé de Rico par deux baisers et en posa un troisième au front de Simón. Il sourit et Simón vit briller sur sa rangée de dents, à la lueur des chandelles de la salle à manger, sous les regards aveugles des mannequins, ses deux incisives centrales en or. Un trésor. Ce même jour, le Tailleur leur offrit une trompette, pour la simple raison que Rico avait posé sur elle un regard distrait. Vraiment, se dit Simón, mon cousin a de réels pouvoirs.

Quand ils sortirent, Rico s’arrêta dans les cabines téléphoniques, comme il en avait l’habitude, pour voir si quelqu’un avait oublié une pièce dans l’appareil.

— Les gens pensent que pour trouver un trésor il faut une carte, Simón. Mais ils ne se doutent pas que le monde est plein de trésors si on cherche où personne ne regarde.

— Mouais.

— C’est ce que le Tailleur m’a appris, Simón. Beaucoup de gens disent que c’est un pirate. D’accord, les pirates ne sont peut-être pas très fiables, mais tu sais quoi ? Ils ont très souvent des cartes au trésor, ou bien ils ont la charge de les garder.

— Dans leur bouche ! dit Simón, pensant à ce sourire doré.

C’était la première plaisanterie de sa courte vie.

— Tu as remarqué ? Ça, il ne me l’a pas enseigné, mais moi je te l’enseigne. Et gratuitement ! Certains secrets, des trucs bien particuliers, ressemblent aux dents en or : ils résident dans des lieux qui semblent extrêmement délabrés, brillent quand il fait nuit et ne se distinguent qu’avec un sourire.

— Mouais.

Simón ne comprenait rien, mais à tout hasard il approuvait avec un sourire blanc.

Lors de la Nuit des Terrasses, ils s'étaient envolés très haut, et pourtant la chute ne fut pas plus dure. Ils arrivèrent en planant sur les dernières rues et retournèrent au Baraja, en se demandant s'ils avaient plutôt faim ou plutôt sommeil.

Rico claqua des doigts et Simón, obéissant, exécuta ce que réclamait ce geste : il se percha sur un cageot en plastique de Coca-Cola rangé sous la table et monta sur le tapis pour placer toutes les billes du billard américain dans le triangle. Alors, Rico fit un truc bizarre, qui, justement parce qu'il était bizarre et ruinait d'un claquement de doigts la routine enfantine, ravit son hypercousin : il remplaça la bille n° 8 du triangle d'ivoire par la blanche, et cassa avec la noire ; il empocha bille après bille sans en manquer une seule en moins de dix minutes, réservant la blanche et la noire pour la fin.

— Aujourd'hui, on s'en tient là, dit-il en glissant les deux billes dans sa veste. On a du boulot.

Rico avait abandonné les études pour travailler quelques heures au Baraja, et sa feuille de route lui imposait de préparer les tortillas du lendemain. Donc, quel que soit son état quand il rentrait, il retroussait ses manches, éminçait les oignons et épluchait les pommes de terre avant de se coucher. Il retrouvait ainsi du calme en écoutant les informations à la radio : performances olympiques, siège de Sarajevo, nouvelles du front en Irak. Parfois le sommeil traînait des pieds : alors, Rico épluchait plus de tubercules que le compte, et retrouvait la preuve de son exagération le lendemain, non pas dans l'intensité d'un mal de crâne mais dans les pommes de terre en trop, qui, sans leur peau, viraient au noir au matin dans la bassine. Et ça, se disait-il parfois sur un ton plutôt solennel quand il les voyait au réveil, c'était son âme.

Ils épluchaient donc des pommes de terre, éminçaient des oignons, battaient des œufs, avec cette élégance presque magique de l'automatisme, quand Simón, relevant la tête, vit une larme sillonner la joue de son hypercousin et enfler au bord du pré-cipice de son nez.

— Pourquoi tu pleures ?

— Pour rien. C'est l'oignon.

Rico aurait pu lui parler de l'oxyde de propanéthial et de l'acide sulfurique qui attaquaient les glandes lacrymales. Ce qui aurait eu tout son sens si cette nuit-là Simón n'avait pas été chargé des oignons.

Le travail terminé, assis sur les tabourets du comptoir, Rico prit une de ces petites serviettes rectangulaires en cellulose, d'une texture parcheminée, et lui dit :

— Qu'est-ce qui est écrit ici ? Simón a dit lis-le-moi.

— “Merci de votre visite.”

— Et maintenant, regarde.

Il forma un cône avec la serviette, la saisit par le sommet entre le pouce et l'index, et mit le feu à la base.

— Monte, monte et ne t'éteins jamais, murmura Rico, imprimant une ambiance magique à la scène et au papier en flammes. Si tu t'éteins, que ce soit en d'autres lieux.

La serviette était presque entièrement consumée et, au moment où la flamme allait atteindre la main de Rico, le papier libéré de tout son poids s'envola au plafond, telle une larme de feu précipitée vers le haut : une ultime fulgurance et une flamme distraite réduites en cendres. Simón avait vu mille tours de ce genre : seuls les idiots demandent le truc, car les malins le connaissent. Mais encore aujourd'hui il ne trouvait pas l'explication. Il lui était impossible de comprendre ce que voulait lui dire Rico. Je te le dis maintenant, Simón, même si ce n'est pas forcément vrai : il vaut mieux ne pas se consumer peu à peu sous le regard des autres ; s'il faut disparaître, autant le faire avec une révérence. En offrant un ultime éclat à la personne qu'on aime le plus. Ou même en l'illuminant.

*

Rico l'emmena dans sa chambre et, en dépit de la chaleur, l'enveloppa dans sa cape Marlboro. Alors, sur un ton serein, avec un feint détachement d'où émanaient des tonnes de confidences affectueuses, il lui parla pendant dix minutes. Des minutes si longues que même Simón, pas encore initié au soupçon, se méfia : toute cette cérémonie avait des odeurs d'adieux. Alors, son cousin lui dit une dernière fois :

- À la fin, tu vas pleurer.
- Mais je ne veux plus pleurer. Je veux juste dormir. Et que tu me laisses la lumière allumée.
- Mais il est parfois nécessaire de pleurer...
- Non. Tu sais ce que je veux ?
- Quoi ?
- C'est bien ce que tu m'as demandé : ce que je voulais. Tu sais ce que je veux ?
- Dis-le-moi.
- Je ne veux pas que tu ne restes pas.
- Cette phrase est incompréhensible, choupinet. Tu ne peux pas demander qu'une chose n'arrive pas. Demande quelque chose pour toi.
- Mais c'est pour moi : je ne veux pas que tu ne restes pas. Je veux que tu ne t'en ailles pas.
- Tu ne pourrais pas te taire un peu... Ça n'est pas facile.
- Pour moi non plus.
- Allons, tu sais que c'est très mal élevé d'avoir le dernier mot ?
- Oui, c'est vrai.

II

AUTOMNE 1994

Nous autres, innocents, ne buvons que trop sans soif.

Moi, pauvre pécheur, ce n'est pas mon cas : faute de boire pour la soif du moment, je bois pour la soif à venir, vous m'entendez ? Je bois pour les soifs de demain. Je bois éternellement. Ce m'est éternité de beuverie et beuverie d'éternité.

FRANÇOIS RABELAIS,
La Vie très horrible du Grand Gargantua.

D'aucuns diront que nous avons perdu un protagoniste, mais il nous reste le décor. Et un personnage plein d'avenir. Peut-être un autre protagoniste. Pour comprendre Simón, il faudrait savoir ce qu'il a traversé toutes ces années, après que Rico a disparu sans laisser de traces, après cette nuit de la Sant Joan, deux ans auparavant.

Du côté de Sant Antoni, et donc au Baraja, ce bar de chauffeurs de taxi, synthèse et symptôme du quartier, il y avait des acteurs qui ne jouaient pas, et toutes sortes de clients qui jouaient. Sant Antoni aspirait au sérieux moyennement prospère de l'Ensanche, mais en pure perte, car il était coincé entre la rumba du Barrio Chino et les batifolages du Paral·lel, l'avenue qui pendant des décennies avait été la Mecque du divertissement populaire, où foisonnaient les grands théâtres au néon maintenant éteints. Voilà pourquoi ceux qui buvaient au Baraja (une étrange distribution : des gitans qui vendaient de vraies serviettes en imitation et des costumes superbes en tissu ordinaire, des ouvriers des Bascules Pivernat et des employés de la Telefónica, des instituteurs, des coiffeurs et même des vedettes) étaient des acteurs sans auteur ni metteur en scène. Ils choisissaient les rôles, les personnages stylisés et saturés de vie que semblait leur imposer l'œuvre, à savoir le bar : le cynique, le jaloux, le désordonné, le vertueux, le pédant. L'érudit qui sait déjà tout, surtout quand il n'en a aucune idée. Celui qui aime la vie, toutes les vies sauf la sienne.

Certains n'étaient sans doute pas du goût de Simón, mais il les aimait tous, il aimait leur façon d'abandonner leur vie tout

entière à la texture de leur quotidien et de leurs nostalgies, d'apporter des retouches à chaque scène de leur présent : quand elle voulut consoler les Rico, par exemple, la clientèle consacra quatre journées, comme dans un séminaire scientifique, à discuter du cadeau qu'elle pourrait leur faire (un sauna, un tourne-disque... une escapade, suggéra même un importun), et elle conclut finalement que le pire était que l'établissement périlite, ce qui lui imposait un devoir : rester plus longtemps dans ce lieu et dépenser davantage en consommations.

Simón, du haut de ses dix ans, grandissait au milieu de ce genre de clients : il ne savait pas encore clairement quel personnage endosser, même si Rico lui avait inoculé l'idée qu'il devait aspirer au rôle de protagoniste. Enfant de bar, du genre à savoir rendre la monnaie avant d'avoir appris à écrire une addition, il faisait son apprentissage au milieu des conseils contradictoires.

Quand il avait des devoirs, notre héros vidait son cartable et posait le cahier et les manuels recouverts d'autoadhésif Aironfix sur les tables en formica. Les problèmes de trains, c'étaient de grands moments :

— Si un train part de Barcelone à quatre heures..., énonçait Simón.

— À quatre heures, il n'y a pas de train, la María a essayé d'en prendre un l'autre jour, disait le Capitaine, ainsi baptisé en raison de sa tendance à forcer sur la boisson.

— Et que l'autre part de Tolède...

— Ah, il y a des trains à Tolède, maintenant ! On n'est plus obligé d'y aller en car ? s'exclamait le Franco, qui prononçait souvent des harangues national-socialistes et lançait à toute heure du jour des défis qui commençaient par un "Z'avez pas les couilles". Il faudrait aller vérifier ! Z'avez pas les couilles ?

— Une fois, j'y suis allée, mais j'avais un chauffeur, pour jouer chez un aristocrate, précisait la Fringante, la vedette du Paral·lel qui avait une coiffure à la Cléopâtre et faisait des rayons UV sans fermer la capsule du solarium (c'est pourquoi elle n'était jamais bronzée).

— Moi je sais... disait le Moijesais, qui répétait cette phrase à tout bout de champ.

— S'il part de Tolède à trois heures... où se retrouvent-ils ? insistait Simón.

— Merci de votre visite, disait, le regard fixé sur son porteur-serviette en plastique et en zinc, le Papivore, connu pour passer ses journées à lire les gros titres ou les étiquettes des bouteilles : Fundador, 3, rue San Ildefonso, Jerez de la Frontera, Spain ; l'Espagne écrase la Yougoslavie ; le taux d'alcool maximum dans le sang sera désormais de...

— Voyons, ceux qui pensent que..., intervenait le Juge.

Même lui, qui était maître d'école, inventait des solutions imaginaires à des problèmes mathématiques quand il avait plus de trois verres de pruneau dans le nez et un peu moins d'Infinito. On l'appelait le Juge parce qu'un jour il avait tracé une ligne à la craie sur le sol en granito et exigé que les gens se positionnent dans un débat qu'il avait lancé. Quand Rincette, le chaton qui était arrivé un beau jour au Baraja et n'en était jamais reparti, franchit la ligne que le Juge avait tracée, quelqu'un s'écria : "Regarde, tu en tiens un, un indécis !"

— Les trains ne se retrouvent pas. Les trains se croisent ou se percutent. La question est mal formulée, Simón, disait Ringo.

Grâce à ces enseignements, aux silences des frères Rico et des dames Merlín, Simón apprenait que parfois les problèmes se résolvent en se demandant s'ils sont vraiment des problèmes...

... Mais ils étaient toujours là. Ce qui rappelait à Simón les problèmes de trains. Les trains qui allaient dans des gares fantômes, où vivaient tous ceux qui avaient disparu. Des trains qu'il rêvait de prendre. Il souriait aux âneries de tous les clients, exposé à leurs conseils douteux comme le fumeur passif supporte le tabac, mais habitué à toujours surveiller la porte du coin de l'œil, au cas où Rico arriverait. Ou, à défaut, la Fille aux Cheveux Verts.

*

L'euphorie olympique de la ville s'était dégonflée, le chagrin de la disparition s'était dissous, le monde continuait de tourner sans Rico, et un Simón de dix ans, abreuvé d'ennui, tournait en rond sur lui-même comme un derviche dans une danse

distracte, à peine festive, parce qu'il aimait ressentir ce vertige quand tout s'arrêtait : le sol se balançait comme le pont d'un galion sur une mer agitée, et les couleurs des bouteilles alignées derrière le comptoir devenaient floues.

— Continue, champion, le haranguait le Capitaine.

— Ne prends pas goût à ça, tempérait Ringo.

Aussi, quand il arrêta sa danse en ce samedi d'octobre 1994, sur le coup il ne sut si ses yeux étaient victimes d'une hallucination. La Fille aux Cheveux Verts venait d'entrer en grelottant dans le bar, comme si les vagues de la mer avaient déferlé sur la porte : trempée, en maillot de bain, pieds nus.

C'était la fille du Martien, un type de Murcie, le mari d'une femme de Lérida, qui travaillait comme polisseur dans les sous-sols d'un local à trois rues du bar : le produit abrasif, cette pâte verte pour astiquer la vaisselle, les encadrements ou les motos, sautait sous forme d'étincelles quand il passait le rouleau motorisé, et atterrissait sur sa tête. Sans fierté mais sans honte, il se baladait dans le quartier et entraît au Baraja, des éclats verdâtres dans les cheveux. Comme s'il s'agissait d'un gène héréditaire, cette teinte était passée à sa fille, à peine un an plus âgée que Simón, qui avait toujours eu les cheveux de cette couleur (son père avait beau refuser sa présence, elle tenait à passer ses journées à côté de lui, exposée aux éclats de son atelier). C'est pourquoi, dans la logique du Baraja et en raison de ces cheveux aux reflets couleur poire que tout le quartier qualifiait de franchement verts, on les surnommait les Martiens. Le prénom de la fille, Estela, presque *Estrella* – une étoile – donnait à Simón l'impression qu'elle appartenait à une autre planète.

Violeta, sa mère, lui interdisait de traîner au Baraja. Et pourtant, avant le premier jour où ils s'étaient rencontrés, Simón et Estela étaient déjà connectés. Grâce à un acteur qui fréquentait le bar des Rico et travaillait dans la troupe de théâtre qui serait la vedette de l'ouverture des Jeux olympiques, Simón participerait à la cérémonie. L'homme avait une grosse ardoise au Baraja, et pour la solder il avait promis aux Rico que leur petit serait un des nombreux enfants à figurer dans le spectacle : son premier rôle dans le grand monde. Mais après la disparition de Rico, personne n'eut le courage de l'emmener aux répétitions,

aussi les adultes, à la suite d'une demande du Martien – qui pour une fois avait pensé à sa fille –, décidèrent de confier ce rôle et cette responsabilité à Estela.

À peine un mois après la disparition, la télé du Baraja était allumée pour voir le grand événement. Sur l'écran fixé au-dessus du bar en formica, filles et garçons déguisés en fleurs et en oiseaux couraient de façon chaotique sur le gazon du stade olympique, reflet de l'agitation multicolore des Ramblas, quand soudain ils adoptèrent la disposition d'une mosaïque qui exprimait un seul mot : *HOLA*. "Adieu", grogna Simón. Sur la barre du H, une des actrices déguisées en oiseau prit du retard et la caméra capta une chute gracieuse et une frange verte sous le casque terminé en pointe : Estela. C'est du moins ce que voulut voir Simón, avant de conclure : "Ce genre de choses ne me serait jamais arrivé." En fin de compte, peu importait la chute, l'événement et la ville étaient devenus un beau spectacle scolaire de fin d'année où l'enthousiasme se moquait du résultat. Le bar, qui avait rouvert quelques jours plus tôt, applaudit, et Simón serra les poings.

Les clients, fiers de la petite, applaudirent aussi toutes les figures ultérieures, cette grande présentation de la ville et d'eux-mêmes au monde. Le roi d'Espagne apparut au moment où retentissait *Els Segadors*¹, déjouant la possibilité que le monarque soit hué à la fois par les républicains et par les nationalistes, et que les plus farouchement espagnols sabotent l'hymne catalan. L'imbroglio identitaire se dilua dans un grand spectacle qui traitait de la Méditerranée, une idée difficile à critiquer : qui n'avait pas de bons souvenirs de la plage où on allait dès qu'on avait quatre jours de congé ? Enfin, un athlète paralympique tendit son arc et tira une flèche de feu qui enflamma, tout là-haut, la vasque. Qui aurait pu critiquer une telle performance ? Plus tard, on apprit que la vasque olympique marchait au gaz et que la flèche n'était pas tombée dedans, mais qu'elle avait allumé la vasque en passant au large avant d'atterrir dans une des rues solitaires qui longeaient le stade. Quoi qu'il en soit, la

1. Un chant populaire de la fin du XIX^e siècle, devenu l'hymne de la Catalogne en 1993.

flamme fut allumée. En réalité, la cérémonie avait été un festival d'astuces et de trucs. Malgré ou à cause de cela, les applaudissements étaient bien mérités ! Seuls les idiots demandent le truc, et d'ailleurs même les idiots virent dans cette flèche de feu soit le Rico en fuite, soit la ville quand la flamme s'éteindrait.

Il était cruellement ironique que tous s'abandonnent à une telle euphorie et soient si heureux de se connaître, avec une fierté pas vraiment nationale (pas tout de suite), mais presque esthétique et enfantine, au moment précis où les Rico étaient le plus accablés par la disparition de leur rejeton le plus charismatique.

Car ils l'étaient vraiment, et pourtant le bar était prêt à accueillir, les portes grandes ouvertes, deux ans après la cérémonie, toute personne qui voudrait entrer. En l'occurrence Estela, qui venait chercher son père. Sa mère étant malade, clouée au lit, elle avait voulu s'entraîner à la piscine de sa rue. Elle détestait nager, mais elle trouvait un réconfort dans le silence : elle ne savait pas ce que signifiait le mot *apnée*, mais elle mettait la tête sous l'eau et comptait jusqu'à en perdre le compte, en pensant : maintenant, oui, maintenant on va m'applaudir. Son père, qui ne notait jamais ses performances, qui avait même passé toute la cérémonie des Jeux à égrener des propos d'ivrogne sans regarder la télé, gardait les vêtements de sa fille sur les gradins de la piscine, mais à un moment donné ce bleu d'eau chlorée lui avait donné soif et il avait filé au premier bar venu, oubliant sa fille, comme l'habitant d'une ville où il ne pleut guère peut oublier son parapluie n'importe où. Mais il n'était pas au Baraja, c'est pourquoi Estela était seule devant le regard des clients. Elle avait beaucoup grandi ces deux dernières années : maintenant, le déguisement d'oiseau jaune aurait été trop petit pour elle. Les clients la saluèrent avec un petit arrière-goût olympique, comme lors de la cérémonie :

— *Hola !*

Estela n'apprécia pas l'humour de la situation.

*

Les Rico étant trop occupés, Simón fut chargé de l'emmener à l'étage et de lui prêter des vêtements. Voyant enfin en direct sa